

La tragédie comme vision du monde

Représentation de la violence dans *La levée des couleurs*
de Ramy Zein.

Nayla TAMRAZ

Texte original



C'est un vieux chêne situé au bout du jardin, rescapé de la forêt qui couvrait jadis le plateau de

Yarcoub dont on retrouve encore quelques vestiges isolés: une haie de frênes au bord d'une terrasse, un platane coincé entre les ruines du pressoir et la maison des Hjaïli, un bosquet de caroubiers en contrebas de l'église où les femmes du village suspendent des ex-voto pour rendre grâce à Mar Mtanios, saint patron de Yarcoub et des environs. Dès qu'elle le peut, Siham grimpe au sommet de l'arbre et passe de longs moments perchée là-haut, les cuisses serrées sur une branche, le regard perdu entre la montagne et l'azur. Elle guette les merles, les fauvettes, les perdrix, elle scrute les lignes de crêtes aux mystérieuses métamorphoses, les hameaux accrochés à flanc de collines ou nichés au creux de la vallée, assemblages lilliputiens de cubes ocre entourés de pinèdes et de garrigues, et puis la mer aussi, ou ce qu'elle devine de la mer, car le plus souvent, depuis Yarcoub, on ne distingue de la grande bleue qu'un vague encombrement de brumes ou un cintre de métal embrasé qui s'empourpre au crépuscule avant de s'enfoncer dans la nuit.

Le ciel est dégagé ce matin. Un beau ciel de septembre, plus blanc que bleu, liseré de quelques traînées cotonneuses au-dessus du littoral. Encore engourdie par le sommeil, Siham fixe, hypnotisée, la lente dérive d'un épervier qui plane entre le mont Khraybi et la falaise des Trois-Moines. Des pensées informes surnagent dans son esprit tandis que ses ongles grattent machinalement l'écorce de l'arbre. Elle a sur la langue le goût de la galette au thym qu'elle vient de partager avec Karim. Une galette tendre et juteuse, accompagnée d'un bon thé bien chaud, bien sucré, pas trop fort comme le breuvage épais, presque noir, que sirote sa grand-mère à petites gorgées sibilantes.

Elle est suspendue depuis de longues minutes dans cet état de semi-conscience

quand, tout à coup, un bruit lui parvient, une sorte de rugissement qui s'accroît de seconde en seconde. Elle se retourne, écarte les branches; le son décline quelques instants, absorbé par le relief, surgit de nouveau, net, pur, sans écho. Des Jeep apparaissent au sommet de la colline, l'une après l'autre, elles débouchent à l'angle de la magnanerie et dévalent la côte dans un nuage de poussière. On n'entend plus que les vrombissements des moteurs. Des essaims d'oiseaux fusent des bosquets, s'éloignent en écorchant le ciel de leur vol panique. Une légère brise agite le feuillage du chêne. Siham observe, immobile, les Jeep qui foncent sur le village. Des fanions noirs battent aux antennes, des éclats de métal giclent par intermittence. Les premiers 4x4 pénètrent dans Yarcoub. Elle les aperçoit à travers des échappées entre les arbres et les toits; ils vont sans doute continuer leur chemin, comme la plupart des véhicules qui empruntent cette route: mille fois elle a suivi la trajectoire des moteurs à travers Yarcoub, juchée sur cette même branche, écoutant l'évolution des voitures, fourgonnettes, pick-up, cars, camions ; elle sait l'accroissement progressif des décibels, l'instant exact où la saturation de l'air est à son comble, le dégonflement graduel du bruit et sa dilution dans le silence de la montagne. Tous les engins ne poussent pas les mêmes rugissements, elle a appris à les distinguer selon leur timbre, leur hauteur, leur intensité, certains sont plus lisses que d'autres, plus ronds, moins poussifs ou saccadés, mais ils dessinent invariablement la même courbe croissante puis décroissante.

Siham ne s'inquiète pas. Les Jeep ne font que passer. Ce n'est pas la première fois que des véhicules militaires traversent Yarcoub. Ceux-là disparaîtront bientôt comme les autres. Elle se le répète, s'en persuade. Le grondement lui donne raison, qui commence à décroître: les Jeep sont en train de s'éloigner. Siham les imagine dans la rue principale. Elle guette l'évanouissement du bruit, jette un coup d'oeil sur le toit de la maison en contrebas. Tout est tranquille. Tout va bien. Or les 4x4 s'arrêtent. Elle en est certaine, les moteurs laissés en marche se sont immobilisés à un endroit qui semble être la place du Pressoir. Agrippée à une branche, elle écoute. Tous ses sens sont concentrés sur cette place envahie par les véhicules. Des bruits lui parviennent, des claquements de portières, des martèlements de bottes, des cognements, des cris. Tout à coup une rafale. Une arme automatique a craché sa mitraille. Une autre la suit, une autre encore.

Les balles crépitent, leur écho emplit le ciel. Siham remonte les jambes, se tasse, se fige. Là, à sa gauche, un mouvement brusque. Elle voit un groupe d'hommes armés qui courent vers la maison. Elle n'a pas le temps de comprendre. Tout se passe très vite: les hommes se glissent sous le toit, des voix déchirent l'air, des tirs éclatent, des bruits de lutte. Sa mère apparaît sur la terrasse; elle surgit en robe de chambre, la petite Nada serrée dans ses bras, fonce à travers le jardin, trébuche, se redresse, se jette en avant, la silhouette torse, les pieds nus. Quatre hommes la rattrapent près du puits. Elle tente de résister, supplie, hurle. L'un d'eux lui arrache l'enfant, un autre la saisit par la nuque et l'entraîne vers l'étable. Elle se cramponne à la porte, se débat, donne des coups de pied, mais elle est

poussée dans l'embrasure. Le plus âgé des miliciens happe les cheveux de la petite en brandissant un couteau. Il tire sa tête en arrière, et d'un coup, lui tranche la gorge. Une plainte jaillit, des tressaillements agitent le corps de la fillette. Elle est abandonnée sur place. Nada est abandonnée sur place, les hommes se précipitent vers des ombres qui fuient, là-bas, dans les vergers.

Siham a tout vu. Du haut de l'arbre elle a tout vu. Le sang bat à ses tempes, des convulsions la labourent, le vide l'aspire, ses yeux se brouillent. Elle voudrait se ramasser jusqu'à disparaître, n'être plus qu'une tache, une particule de poussière. Une force irrésistible la pousse à lâcher prise. Elle voudrait tomber, se livrer aux hommes, ne plus savoir, ne plus souffrir. Mais elle est incapable de desserrer les mains, de remuer les lèvres. Elle est paralysée.

Les hurlements de la mère cessent tout à coup. Ils ont duré longtemps, entrecoupés d'autres cris venant du village. Le milicien sort seul de l'étable en rattachant sa ceinture. Il se penche sur son pantalon, l'époussette, arrange sa vareuse, redresse son bandana gris. Il a laissé la mitraillette à l'entrée de la bâtisse. Il la ramasse, la passe à l'épaule et s'en retourne d'un pas lent vers la maison. Le calme revient à Yarcoub. Plus aucun cri, aucune détonation, les miliciens arpentent les lieux en silence. Certains montent sur les toits, d'autres fouillent les granges et les étables. Quelqu'un regarde dans la direction de Siham ; il se tient sur la terrasse des voisins; ses yeux semblent la fixer, mais il détourne la tête et continue ses recherches.

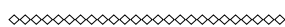
Là-bas, à la fenêtre des Nasri, un corps affalé sur le ventre, les bras pendus dans le vide. Plus loin elle reconnaît un autre corps gisant entre le châtaignier et la maison des Hayek. Les miliciens se regroupent sur la place du Pressoir. Ils remontent dans les Jeep qui rebroussement chemin, l'une après l'autre, en bon ordre. Elles gravissent la colline et disparaissent derrière la magnanerie.

Le jour passe, la nuit tombe, Siham ne bouge pas: ses ongles sont enfoncés dans l'écorce. Elle devine au pied de l'arbre la silhouette de sa petite sœur.

Au milieu de la nuit, une meute de chiens (ou de hyènes? de loups? de renards?) se répand à Yarcoub; Siham les entend qui grognent et glapissent en parcourant les rues du village. L'un d'eux approche de la maison, longe le mur, s'arrête, hésite, se tourne vers le chêne, traverse le jardin en direction de Nada.

L'herbe crisse sous ses pas, son pelage accroche un reflet de lune. Il se penche sur le petit corps, renifle la gorge fendue, reste longtemps ainsi, les épaules saillantes, les pattes écartées. Siham ne réagit pas. Elle demeure immobile, les paupières grandes ouvertes.

Des heures plus tard, à bout de force, elle ferme les yeux. Ses muscles se relâchent, ses mains se décrispent: la tête portée en avant, elle chancelle, bascule, tombe. Sa chute est amortie par les branches. Le choc au sol lui incendie l'épaule. Elle regarde le ciel étoilé à travers le feuillage. Elle ne se souvient de rien. Des élancements la tiraillent. Elle s'abandonne à la douleur.

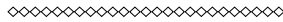


Tragedy as worldview

Nayla TAMRAZ

Translate from French
by ETIB/USJ

Representation of violence in *La levée des couleurs* by Ramy Zein.



The old oak tree at the end of the garden has outlived the forest that once covered the plateau of Yarcoub. And this plateau has left some isolated remnants: a hedge of ash trees on the edge of a patio, a plane tree stuck between the ruins of the press room and the house of the Hjaili family and a grove of carob trees below the church where the village women hang ex-votos to express their thanks to Mar Mtanios, patron saint of Yarcoub and its environs. As soon as she can, Siham climbs to the top of this oak tree and spends quite a while perched up there, her thighs clenched tight on one of the tree branches. She stares at the mountain and the blue sky. She keeps a lookout for blackbirds, warblers and partridges as she scrutinizes the mountain summits undergoing mysterious metamorphoses. She watches the houses on the hillside and those nested at the bottom of the valley. These look like Lilliputian collections of ocher cubes surrounded by pine forests and scrublands. She gazes into the sea — or what is visible of it. More often than not, one can only see from Yarcoub a vague obstruction of mist or a blazing metal arch that is made purple at sunset before sinking into the night.

The sky is clear and beautiful this September morning. It is whiter than blue, bordered by some cottony trails above the coast. Hypnotized and numbed by sleep, Siham gazes at the slow drift of a sparrow hawk hovering between Mount Khraybi and the cliff of the Three Monks. Random thoughts float in her head as her nails mechanically scratch the bark of the tree. She can still taste the thyme dough she just shared with Karim. It was tender and juicy, and she had it with a hot sugary tea that was not too strong like the thick and almost black beverage that her grandmother had with sibilant sips.

The old oak tree at the end of the garden has outlived the forest that once covered the plateau of Yarcoub. And this plateau has left some isolated remnants: a hedge of ash trees on the edge of a patio, a plane tree stuck between the ruins of the press room and the house of the Hjalil family and a grove of carob trees below the church where the village women hang ex-votos to express their thanks to Mar Mtanios, patron saint of Yarcoub and its environs. As soon as she can, Siham climbs to the top of this oak tree and spends quite a while perched up there, her thighs clenched tight on one of the tree branches. She stares at the mountain and the blue sky. She keeps a lookout for blackbirds, warblers and partridges as she scrutinizes the mountain summits undergoing mysterious metamorphoses. She watches the houses on the hillside and those nested at the bottom of the valley. These look like Lilliputian collections of ochre cubes surrounded by pine forests and scrublands. She gazes into the sea – or what is visible of it. More often than not, one can only see from Yarcoub a vague obstruction of mist or a blazing metal arch that is made purple at sunset before sinking into the night.

The sky is clear and beautiful this September morning. It is whiter than blue, bordered by some cottony trails above the coast. Hypnotized and numbed by sleep, Siham gazes at the slow drift of a sparrow hawk hovering between Mount Khraybi and the cliff of the Three Monks. Random thoughts float in her head as her nails mechanically scratch the bark of the tree. She can still taste the thyme dough she just shared with Karim. It was tender and juicy, and she had it with a hot sugary tea that was not too strong like the thick and almost black beverage that her grandmother had with sibilant sips.

She has been caught for long minutes in this state of semi-consciousness. She suddenly hears a noise, a sort of roar that grows stronger by the second. She turns around, spreads out the tree branches. Absorbed by the mountainous area, the sound fades for a few moments. Then it rises again, clean, pure and without an echo. Jeeps appear one after the other at the top of the hill. They emerge at the corner of the silk farm and hurtle down the coast in a cloud of dust as their engines loudly throb. Swarms of birds thunder out of the groves and scratch the sky as they flee in panic.

A slight breeze moves the oak tree leaves. Siham sits absolutely motionless as she watches the Jeeps drive into the village. Black flags flap on their antennae as metal splinters sparkle intermittently. The first 4*4 cars penetrate Yarcoub. She can see them through the trees and the roofs. These will undoubtedly resume their journey, like most vehicles that take this road do: she has seen thousands like them in Yarcoub while perched on this very branch, listening to the advancement of cars, pick-ups, buses and trucks. She knows the gradual increase of the decibels, the exact moment when the air saturation reaches a peak and the noise's gradual deflation and dilution in the silence of the mountain. Not all

engines roar the same way. She learned to distinguish one from the other based on their tone, level and intensity. Some are smoother than others, rounder, less broken-down or jerky, but they all draw the same curve as they mount and descend.

Siham did not worry, the Jeeps are just passing by. It is not the first time that military vehicles cross Yarcoub. They will soon disappear like other ones have. She keeps repeating this and ends up believing herself. The fading rumble proves her right: the Jeeps are moving away. Siham visualizes them in the main street. She waits for the noise to stop, glances over the roof of the house below. Everything is quiet. Everything is fine.

But the 4*4 cars come to a stop — of that she is certain. Their roaring engines move to the area around the press room. She grasps a branch and carefully listens. All her senses are sharp and clear as she focuses on the place that the vehicles came to invade. She starts hearing doors slamming, boots pounding, sounds banging and loud cries emerging. All of a sudden, gunfire is heard. An automatic weapon fires a bullet, then another one and yet another one.

The bullets whizz and send an echo. Siham raises her legs, moves backward and just freezes. She notices to her left a group of armed men running towards the house. She has no time to understand. Everything is happening very fast: the men slip under the roof, voices cleave the air, gunfire is heard, a sound of struggle emerges. Her mother appears on the patio; She springs up in her bathrobe with her arms clasped tightly around the little Nada. She rushes through the garden, stumbles, gets up and throws herself forward with a bent body and bare feet. Four men catch her near the well. She tries to resist, she begs and yells. One of them snatches the child from her, another one seizes her by the nape of her neck and drags her to the stable. She clings to the door, struggles and kicks them, but is pushed into the doorway. The eldest of the militiamen grabs the little girl's hair and brandishes a knife. He pulls her head back and slits her throat. A grievance emerges as the girl's body flutters. Nada is abandoned over there. The men rush towards the shadows fleeing to the orchards. Siham saw it all. From the top of the tree, she saw it all. Her pulse starts pounding in her ears and she goes into convulsions. Her mind goes blank as her eyes become blurred. All she wants is to disappear and turn into a stain, a particle of dust. An irresistible power pushes her to let go. She wants to fall, to give in to the men, to cease to know and to put an end to her suffering. But she fails to loosen up her hands or move her lips. She is paralyzed.

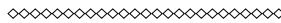
After quite a while, the mother's screams suddenly stop. They were interspersed with other cries coming from the village. The militiaman comes out of the stable alone while attaching his belt. He leans over to check out his pants, dusts them, arranges his jacket and straightens his gray bandana. He had left the machine gun at the entrance to the building. He picks it up, slings it over his shoulder

and slowly turns towards the house.

Calm is restored in Yarcoub as the screaming disappears and the detonations vanish. The militiamen quietly stride the place. Some of them climb onto roofs, others search barns and stables and one of them looks towards Siham; He stands on the neighbors' patio as his eyes seem to fix her, but he turns away and goes back to inspecting the area.

A body is hanging face downwards from the Nasri family's window with arms stretched out. A little further, she can see another body lying between the chestnut tree and the house of the Hayek family. The militiamen gather in the press room square. They climb back into the Jeep and drive back in good order. They climb the hill and disappear behind the silkworm farm. The day comes to an end as the night unfolds. Siham does not move. Her nails are buried in the bark. She distinguishes at the bottom of the tree the silhouette of her little sister. In the middle of the night, a pack of dogs (or hyenas, wolves, foxes) spread across Yarcoub; Siham can hear them grunting and screaming as they roam the streets of the village. One of them approaches the house, walks along the wall, pauses, hesitates, turns towards the oak tree and crosses the garden towards Nada. The grass squeaks under its paws as its fur draws a reflection of the moon. It leans over the little body, sniffs the slit throat for a while with shoulders protruding and paws spread apart. Siham does not react. She remains motionless with eyes wide open.

Several hours later, she gives in to exhaustion and closes her eyes. Her muscles slacken as her hands relax: her head leans forward as she falters, tilts and falls. Her fall is dampened by the branches. The shock on the ground produces a burning sensation in her shoulder. She looks at the starry sky through the foliage. She cannot remember a thing. Pain is the name of the game, and she succumbs to it.



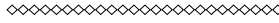
مأساة أنها عالمية

تصوير العنف في "La Levée des couleurs"

نيلا تمرز

ترجم من الفرنسي

ETIB/USJ



إنها شجرة بلوط قديمة تقع عند طرف الحديقة، هي شجرة صمدت وبقيت من الغاية التي كانت تغطي في ما مضى إحدى هضاب قرية يرقوب حيث ما زلنا نصادف لغاية يومنا الحاضر بعض آثار الماضي المنسية مثل سياج أشجار الدردار عند حافة مصطبة، وشجرة الدلب العالقة بين أنقاض المعصرة ومنزل آل حجيلي، وبستان أشجار الخروب عند أسفل الكنيسة حيث تتوافد النسوة لتعليق النذور من أجل رفع الشكر لمار مطانيوس شفيع القرية والمناطق المجاورة لها. كانت سهام تتسلق الشجرة متى استطاعت وتمضي أوقاتاً طويلة في الأعلى، تلتف فحذيها حول أحد الأغصان، وتجول بنظرها بين الجبل والسماء. كانت سهام تراقب طيور الشحرور والعنديلين والحجل، تتفحص القمم ذات التحوّلات الغامضة، والقرى والبلدات الرابضة عند سفوح الهضاب أو المستقرة في قلب الوادي، والمجموعات الصغيرة من المكعبات الحمراء اللون التي تحيط بغابات الصنوبر والغابات الحرجية. ثم تنتقل بنظرها إلى البحر أو ما تظنه البحر، لأنه غالباً لا يمكننا أن نميز من القرية سوى فوضى الضباب الغامضة من البحر الأبيض المتوسط أو ذاك القوس المعدني المشتعل الذي يزداد إحمراراً عند الشفق قبل أن يغوص في أعماق الليل.

السماء صافية هذا الصباح، سماء أيلول الجميلة التي يغلب عليها اللون الأبيض أكثر من الأزرق حيث ترسم آثار وخطوط قطنية فوق الساحل. تحدّق سهام، التي ما زال يغالبها النعاس، في حالة من الذهول والدهشة إلى انحراف الصقر البطيء الذي يحلق بين جبل الخريبة ومنحدر الرهبان الثلاثة. تراودها أفكار غير محددة فيما تخدم أظافرها لحاء الشجرة على نحو عفوي وتلقائي. ما زالت تشعر بمذاق منقوشة الزعتر التي تقاسمتها للتو مع كريم، منقوشة غضة وشهية يرافقتها كوب من الشاي اللذيذ والساخن والحلو المذاق، إنما ليس قوياً تماماً كالشراب السميك الذي يكاد يكون أسود اللون وترتشفه جدتها رشفة تلو أخرى محدثة صوتاً كالصفير.

مرت دقائق طويلة وسهام ما زالت في مكانها في حالة من شبه الوعي حين تبادر فجأة إلى

مسامعها صوت يشبه الزئير راح يرتفع شيئاً فشيئاً. استدارت نحو مصدر الصوت وأبعدت الأغصان لرؤية ماذا يحصل. انخفض الصوت خلال بضع لحظات ليبدو وكأن تضاريس القرية قد امتصته، ليعود ويصدح مجدداً بشكل واضح وجلي من دون أي صدى. عند أعلى الهضبة، ظهرت سيارات جيب واحدة تلو الأخرى، أطلت فجأة عند زاوية مزرعة القز، ثم اندفعت نحو الساحل مخلّفة عاصفة من الغبار. لا يُسمع الآن سوى هدير المحركات. في هذه الأثناء، سارعت أسراب الطيور إلى الهرب من الأجمة والبساتين، وابتعدت مشعلّة السماء بتخليقها الذي غلب عليه الهلع والذعر. هبّ نسيم عليل حرّك أوراق شجرة البلوط.

راقبت سهام، الجالسة في مكانها لا تحرك ساكناً، سيارات الجيب التي تتوغل في القرية. رايات سوداء ترفرف عند الهوائيات وشظايا تتناثر بين الحين والآخر. دخلت أولى السيارات الرباعية الدفع قرية يرقوب وشاهدت سهام ذلك من بين الأشجار والأسقف. لا شك في أن هذه السيارات ستواصل سيرها كما تفعل غالبية السيارات والمركبات التي تسلك هذا الطريق: غالباً ما تابعت مسار المحركات والسيارات التي تعبر القرية، وهي تلازم مكانها المعتاد على غصن الشجرة نفسه، وتستمع إلى تقدّم السيارات، والشاحنات الصغيرة والمكشوفة، وشاحنات الركاب، وكذلك الشاحنات الكبيرة. كانت تعلم كيف تزداد الديسيبلات تدريجياً، ومتى تحين اللحظة المحددة التي يبلغ فيها تشبع الهواء أوجه، وينخفض الصوت تدريجياً ويتبدد وسط صمت الجبال. لا تصدر كافة المحركات الهدير نفسه، وتعلمت سهام كيف تميّزها بحسب صوتها وارتفاعها وشدتها، حيث أن صوت بعضها أكثر نعومةً وامتلاءً، فيما البعض الآخر قد يكون ضعيفاً أو سريعاً ومنقطعاً، غير أن جميع هذه الأصوات ترسم دائماً نفس الخط التصاعدي ثم التنازلي.

لا يثير هذا المشهد قلق سهام، فلا بد لسيارات الجيب من أن تعبر القرية وتكمل مسارها. إنها ليست المرة الأولى التي تمرّ سيارات عسكرية في يرقوب، وقريباً ستخفي هذه السيارات كما فعلت العديد من قبلها. راحت سهام تردد هذه الكلمات على مسامعها إلى حد الاقتناع بها. لقد أثبت هدير المحركات أنها محقة إذ بدأ يخفت شيئاً فشيئاً معلناً رحيل السيارات وابتعادها عن القرية. خيل إلى سهام أنها أصبحت في الشارع الرئيسي، وبدأت تتقرب تبدد الصوت بالكامل، وتتنظر إلى سقف المنزل الواقع في الأسفل. بدا الوضع هادئاً وأن الأمور على خير ما يرام. غير أن السيارات الرباعية الدفع ما لبثت أن توقفت. سهام متأكدة من ذلك. لقد توقفت السيارات التي ما زالت محركاتها تهدر في مكان يبدو وكأنه ساحة المعصرة. راحت تستمع سهام إلى ما يجري وهي متمسكة بالغصن. تركزت حواسها كلها على هذا المكان الذي اجتاحته المركبات. تبادرت إلى مسامعها أصوات عديدة: أبواب سيارات تصفق، جزمات تدوس الأرض بعنف، ضربات، صرخات.

فجأة دوى صوت طلقات نارية. أطلق رشاش أول النار، ثم رشاش ثانٍ فثالث. تطايرت الرصاصات وملاً أزيزها وصداهها الفضاء. رفعت سهام رجلها، تقوّعت، تسمرت. إلى يسار سهام تحصل حركات مفاجئة. رأت أن مجموعة من رجال مسلحين يركضون باتجاه المنزل. لم يتسن لها الوقت لفهم ما يحصل، فالأحداث كلها تجري بسرعة فائقة: يدخل الرجال المنزل، تتعالى الأصوات ممزقة جدار الصمت، يُطلق الرصاص، تصدر أصوات صراع ومقاومة. عند المصطبة، ظهرت والدتها التي خرجت مرتدية برنساً ومحتضنة ندى الصغيرة بين ذراعيها. راحت تركض في الحديقة، تتعثر، تسقط، تعاود الوقوف ثم تندفع نحو الأمام وهي منحنية الظهر وحافية القدمين. أربعة رجال تمكنوا من الإمساك بها بالقرب من البئر. حاولت مقاومتهم، توسلت إليهم، صرخت. انزع أحدهم الفتاة من بين ذراعيها، فيما أمسكها آخر من رقبته وراح يجرّها نحو الحظيرة. تشبّثت ببابها، قاومت هذا الرجل، رفته، لكنه

دفعه باتجاه الباب. أما عنصر المليشيا الأكبر سناً فالتقف شعر الفتاة ملوحاً بسكين، أرجع رأسها إلى الوراء ثم ذبحها بضربة واحدة. سُمع أنين الفتاة التي بدأ جسدها يرتعش. تُركت ندى في مكانها، في حين اتجه الرجال نحو الظلال الفارة في البساتين.

رأت سهام كل شيء. من مكانها على أعلى الشجرة، رأت سهام كل شيء. كان قلبها يخفق بسرعة، والتشنجات تجتاح كيانها، والفراغ يمتصها، والضباب يلف عينيها. أرادت أن تلملم نفسها إلى أن تتلاشى، إلى أن تكون مجرد بقعة، مجرد ذرة غبار. دفعت قوة لا يمكن مقاومتها بها إلى الاستسلام. أرادت أن تقع، أن تسلم نفسها إلى الرجال، ألا تعلم شيئاً بعد اليوم، ألا تعاني بعد اليوم. لكنها عجزت عن لحظة يديها، عن تحريك شفتيها. شعر سهام بالشلل.

فجأة انقطع صراخ الوالدة بعدما استمر لفترة طويلة وتخللته صرخات آتية من القرية. خرج العنصر بمفرده من الحظيرة وهو يربط حزامه. انحنى نحو سرواله نافضاً عنه الغبار، سوى سترته وعصاية رأسه الرمادية، التقط الرشاش الذي كان قد تركه عند مدخل الحظيرة، وضعه على كتفه، ثم عاد إلى المنزل بخطى بطيئة.

عاد الهدوء إلى يرقوب. لم يعد يُسمع أي صوت، أي أزيز، في وقت جال فيه عناصر المليشيا في المكان بصمت. بعضهم صعد إلى السطوح فيما بحث البعض الآخر في الحظائر والإسطبلات. نظر أحدهم في اتجاه سهام، كان يقف عند مصطبة الجيران، بدا أنه يحدق إليها، لكنه أدار رأسه وواصل البحث.

هناك تتدلى جثة على بطنها عند نافذة نصري وترتمي ذراعاها في الفراغ. وفي مكان أبعد، تعرّفت سهام إلى جثة هامة أخرى ترقد بين أشجار الكستناء وبيت آل حايك.

اجتمع عناصر المليشيا في ساحة المعصرة. ركبوا سيارات الجيب التي عادت أراجها واحدة تلو الأخرى بشكل منظم. تسلّقت التلال واختفت وراء مزرعة القز. مضت ساعات النهار وحلّ الليل، وسهام لا تتحرك وأظافرها غارزة في لحاء الشجرة. تصوّرت أن جثة أختها الصغيرة ترقد عند أسفل الشجرة.

في منتصف الليل، انتشر قطيع الكلاب (أو ضباع أو ذئاب أو ربما ثعالب) في يرقوب. سمعت سهام نباحها وعواءها أثناء تجوالها في شوارع القرية. اقترب أحدها من المنزل، سار جنب الحائط، توقف، تردد، توجه نحو شجرة البلوط، عبر الحديقة ليصل إلى جثة ندى. أصدر العشب صوتاً أثناء سيره وانعكس نور القمر على فروه. انحنى فوق الجسد الصغير، شمّ رائحة حنجرة ندى المفتوحة، وبقي على هذه الحال لفترة طويلة بكتفيه البارزين وقوائمه المتباعدة. لم تبد سهام أي ردّ فعل، بل بقت مسرّمة في مكانها، جفناها مفتوحان تماماً.

بعد مرور بضع ساعات، أغمضت سهام عينيها بعدما خارت قواها. ارتخت عضلاتها ويدها: ترنحت ورأسها متجه نحو الأمام، فقدت توازنها، ووقعت أرضاً. خفت الأغصان من حدة سقوطها، غير أن ارتطامها بالأرض أشعرها بحريق عند الكتف. تأملت السماء المرصعة بالنجوم عبر أوراق الشجر. إنها لا تذكر شيئاً، تشعر بألم وخاز، وتستسلم لأوجاعها.

